

Le cercle rétréci des froids horizons blêmes
Étreint, comme un collier prodigieux de bras,
Les toits mouillés et nus qui se tassent en bas.
Le vent brusque renverse aux maisons embrumées
Le panache mouvant des légères fumées.
Et du gris sur du gris comme une cendre pleut...
Et pris d'un vain regret de soleil et de bleu,
Je rêve, le front triste et lourd de somnolence,
Que l'azur en l'espace élargi recommence...

Mars

Le jour est doux, l'air bleu. C'est encore l'hiver.
Le dernier mois de neige et de vent froid expire.
Déjà, dans l'atmosphère apaisée on respire
Comme un avant-coureur parfum de printemps vert.

La lumière s'attarde au livre grand ouvert
Où gît l'âme de Goethe, Hugo, Dante ou Shakespeare;
Et le rêveur, que tant de clarté vive inspire,
Se prend à te chérir d'avance, ô beau soir clair!

Janvier et février furent, comme décembre,
Des mois féconds. Le songe habita notre chambre;
Nous avons fait des vers intimes, pour nous seul.

Mais demain, élevant la voix au ciel sans voiles
Et sortant de soi-même ainsi que d'un linceul,
Notre âme va crier son amour aux étoiles!

Lumière

Je regarde, et j'emplis mes yeux de ta lumière,
Beau ciel où pas un seul nuage n'apparaît,
Et j'éprouve un plaisir indicible et secret
À sentir converger l'azur sous ma paupière!

Le bleu me glisse au cœur, frais comme une rivière
Qui, sans me déborder, toujours s'élargirait,
Et l'immense infini que rien ne contiendrait,
Vague à vague, s'étale en mon âme humble et fière!

Tout l'espace est en moi, qui vibre clairement;
Je l'ai bu du regard de moment en moment,
Et pourtant je ne suis qu'un atome en l'espace...

Le ciel bleu descendu dans mon infimité
Roule comme un profond torrent d'éternité,
Dans lequel, ébloui, je me mire et je passe!

Charme dangereux

Le charme dangereux de la mort est en toi,
Automne, on le respire en ton souffle, on le boit.
Tu fais le ciel couleur de cendre et de fumée,
Et ton ombre est si douce, ô saison bien-aimée,
Que dès qu'elle a touché, pâle encor, notre seuil,
L'âme faible s'y couche ainsi qu'en un cercueil.
Elle entend s'élever tes plaintes à nos portes
Dans le frémissement soyeux des feuilles mortes;
Elle sait que les yeux des astres sont fermés,
Que les ardents parfums des fleurs se sont calmés,
Que tout se pacifie et s'endort et se penche,
Que du soir désolé la tristesse s'épanche...
Un grand désir d'absence et de détachement.
Un vœu profond de n'être plus, infiniment,
S'emparent bientôt d'elle, et c'est ta faute, Automne,
Qui la berce d'un chant funèbre et monotone!
Ta voix magique enchante et fait mourir;
Les lys l'ont écoutée: ils se sont vus flétrir;
Elle est belle et pareille à de beaux yeux de femme:
Volupté du regard, hélas! malheur de l'âme!
Voix de sirène blanche en l'écume des flots,
Dont l'accent merveilleux, trompant les matelots,
Promet l'enivrement suprême et le délice
Et dont le charme traître à l'abîme les glisse...
Aussi, saison funeste et pleine de langueur,
Adorant la beauté fine de tes nuances,
Mais, comme un doux poison, craignant tes influences,
Je te garde mes yeux et te reprends mon cœur!

Musique

J'adorais la musique autrefois: j'ai changé;
Je préfère aujourd'hui le rythme du silence.
Je sens en moi grandir une âme d'étranger
Que trouble et que distrait la sonore cadence.

Je vois le monde où tant de force se consomme,
Haletant, s'épuiser dans la fièvre et le deuil,
Prendre, comme hier, le fardeau qui l'assomme.

Et parmi tant de vœux, de misère et d'orgueil,
D'espérance lassée et d'amour sans accueil,
Je vois dans leurs yeux clairs battre le cœur des hommes!

Le vent

J'aime le vent autant que le rythme des vers.
Accords passionnés, musique véhémence,
Parole qui rugit ou voix qui se lamente,
J'aime le vent qui tourne autour de l'univers!

J'aime le vent tordant les beaux érables verts;
Le vent blanc que la neige empoudre et diamante,
Le vent tumultueux des longs soirs de tourmente;
J'aime le vent d'avril et le vent des hivers!

Tous les vents me sont doux dans leur calme ou leur rage.
Que le brin d'herbe a-t-il à craindre de l'orage,
Et qu'ai-je à redouter des colères du vent?...

Oh! levez-vous encore une fois dans l'histoire,
Grands vents impétueux, souffles du Dieu vivant,
Qui porterez un jour des ailés de victoire!

Les arbres dorment

Les arbres dorment au soleil.
Rien n'y bruit, rien n'y remue.
En file, le long de la rue,
Ils goûtent un profond sommeil.

L'air est chaud, et la brise absente.
Sous le ciel vaste où midi bout,
Les beaux arbres dorment debout,
Sans une feuille frémissante.

Ils se reposent de l'effort
Qu'ils ont fait par toutes leurs branches,
Et prennent de justes revanches
Contre le gel et le vent fort.

Ils dorment parfaitement calmes,
Dans le rêve oubliant leurs maux, —
Pareils aux hommes! — leurs rameaux
Ployés parfois comme des palmes.

À leurs pieds monte la rumeur
Du travail qui bourdonne et gronde:
Eux, ils ne sont plus de ce monde!
Le fracas dans leurs feuilles meurt.

Rien ne trouble leur quiétude;
Et les oiseaux respectueux
S'ils volent se poser sur eux,
Ont pitié de leur lassitude...

*
* *

Dormez, beaux arbres verts, dormez!
Avec leur plainte monotone,
Voici bientôt les vents d'automne
Et puis l'hiver, arbres aimés!

Dormez sous le soleil torride,
Vêtus de vivante splendeur;
Dormez sous l'implacable ardeur
Où l'âme de l'Été réside...

*
* *

Et quand vos feuilles tomberont,
Après tant de jours de souffrance,
Nous garderons la souvenance
De leur ombre sur notre front.

Les jours qui fuient

Les jours ont fui, pareils à des oiseaux sauvages, —
Des oiseaux blancs, des oiseaux gris, des oiseaux noirs,
Qui s'en vont sans retour vers de lointains rivages,
Bonheurs, tristesses, deuils, rires, sanglots, espoirs...

Les jours ont fui, pareils à des oiseaux sauvages.